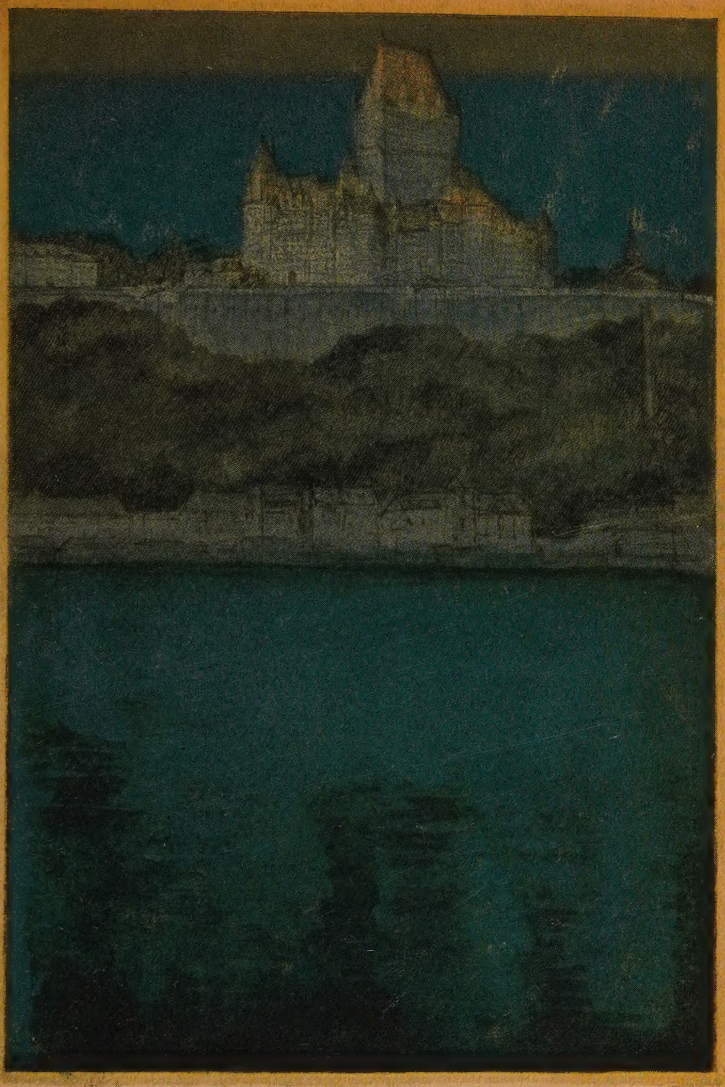


Notes et Croquis sur QUEBEC

THE SAINT MARY COLLEGE
LEAVENWORTH KANSAS

NOTES ET CROQUIS SUR QUÉBEC

Texte et Illustrations de

ESTHER BRANN

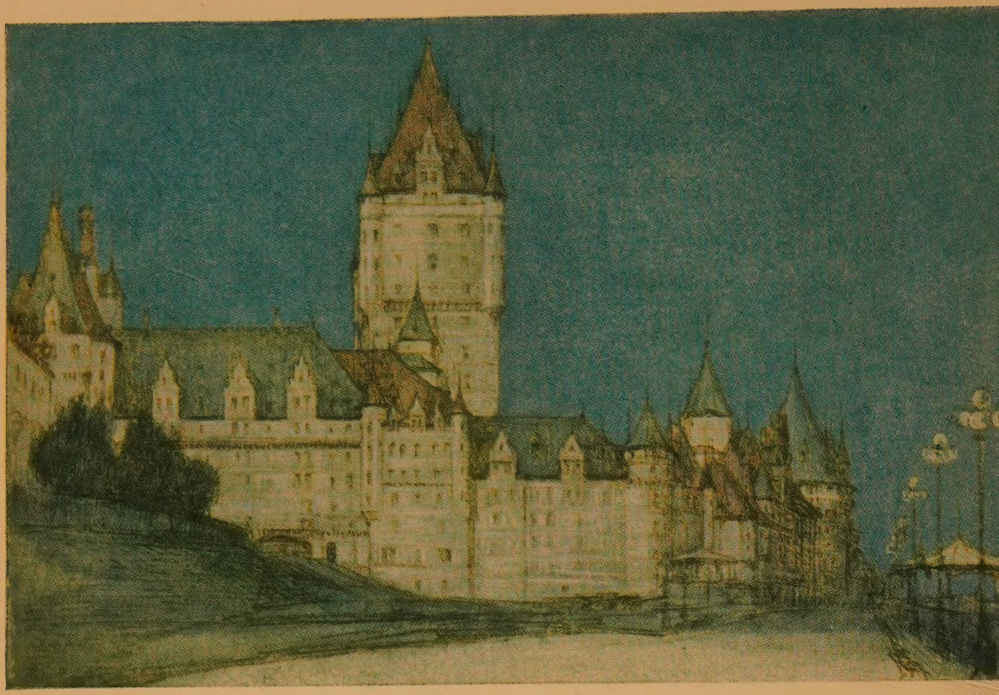
Edité par le

CHÂTEAU FRONTENAC
QUÉBEC
1926

Imprimé au Canada

Prix: UN DOLLAR

52783



LE CHÂTEAU FRONTENAC, bâti sur l'emplacement de l'ancien Château Saint-Louis, rappelle, par son style et ses hautes proportions, ceux de la Renaissance française. En face, la terrasse Dufferin, promenade très fréquentée.

F
1054.5
Q34
B74
1926

IL Y A de cela des siècles, à l'époque des grandes découvertes, alors que le Nouveau-Monde n'était nouveau que de quelques années et que la bourgade indienne de Stadaconé se dressait sur les hauteurs boisées du cap Diamant, le navigateur Jacques Cartier aborda les rives du Canada, acharné qu'il était à la poursuite de la grande chimère du temps,—le passage de la Chine par l'ouest. Mais au lieu des merveilles décrites dans le livre de Marco Polo, il ne trouva que les grossières cabanes d'écorce et les feux de camp couvant sous la cendre d'un peuple fermé à la civilisation; au lieu des fabuleuses richesses de l'Inde, une terre barbare et inhospitalière. Soixante-dix années se passèrent et quand revinrent les colonisateurs français, qu'ils jetèrent l'ancre devant le Cap,—la bourgade indienne avait disparu. Ils ne virent plus, dans un décor d'une âpre sauvagerie, qu'une haute falaise de roc blanchie par le vol tournoyant des goélands. Mais Champlain entrevit ses splendides destinées. Au sommet de ce roc s'élèverait une forteresse inexpugnable; la large baie offrirait un sûr abri à toute une flotte et dans les plaines d'alentour, des champs de maïs et de blé ondoieraient sous le vent. On était en 1608; tout de suite commença l'oeuvre de défrichement et à l'orée de la forêt s'éleva la première habitation,—le fondateur de Québec écrivait, de sa vaillante main, la première page de sa glorieuse histoire.

Bientôt les premiers colons, ancêtres des intrépides découvreurs qui déterminèrent le mouvement d'émigration de l'est à l'ouest, vinrent de la mère-patrie cultiver le sol nouveau. Et après eux, aventuriers et soldats de fortune en quête des richesses d'une terre inexplorée,—missionnaires et religieuses qu'appelait l'oeuvre de la conversion des âmes. Plus tard encore arrivèrent de hauts et puissants gouverneurs, munis de grands pouvoirs et accompagnés d'une suite brillante; les Anglais enfin, qui disputèrent à la France et lui ravirent son vaste empire colonial. Explorateur, colon, missionnaire, gouverneur ou soldat,—on retrouve de chacun la trace dans quelque coin du vieux Québec. Des réverbères modernes ont remplacé, il est vrai, les lanternes blafardes de jadis, et l'allumeur, armé de son échelle, n'est plus qu'une figure du passé. Les sonneurs et crieurs publics ne proclament plus les nouvelles du jour, à cinq shillings l'annonce, remplacés qu'ils sont par les journaux. Les tramways peuvent rouler avec fracas—et le sifflet de l'agent de circulation retentir au coin des grandes artères—ces signes du temps présent ne font qu'accentuer davantage l'étroitesse des rues tortueuses et faire ressortir leurs vieilles maisons, les mille petites boutiques si françaises ainsi que les remparts trapus, masse énorme de pierre grise, qui ceinturent la haute-ville fortifiée.

Le passé ne se peut effacer; partout l'ancien coudoie le moderne. Du Château Saint-Louis, construit par Champlain, résidence des gouverneurs français et anglais jusqu'en 1834, il ne reste plus rien. Sur ses décombres s'étend la vaste promenade en bois de la terrasse Dufferin. Un autre château a surgi tout à côté—le Château Frontenac—couronné de tourelles, flèches et clochetons qui n'est pas qu'une hôtellerie mais un château véri-

table, rappelant, par son style et ses hautes proportions, ceux de la Renaissance française.

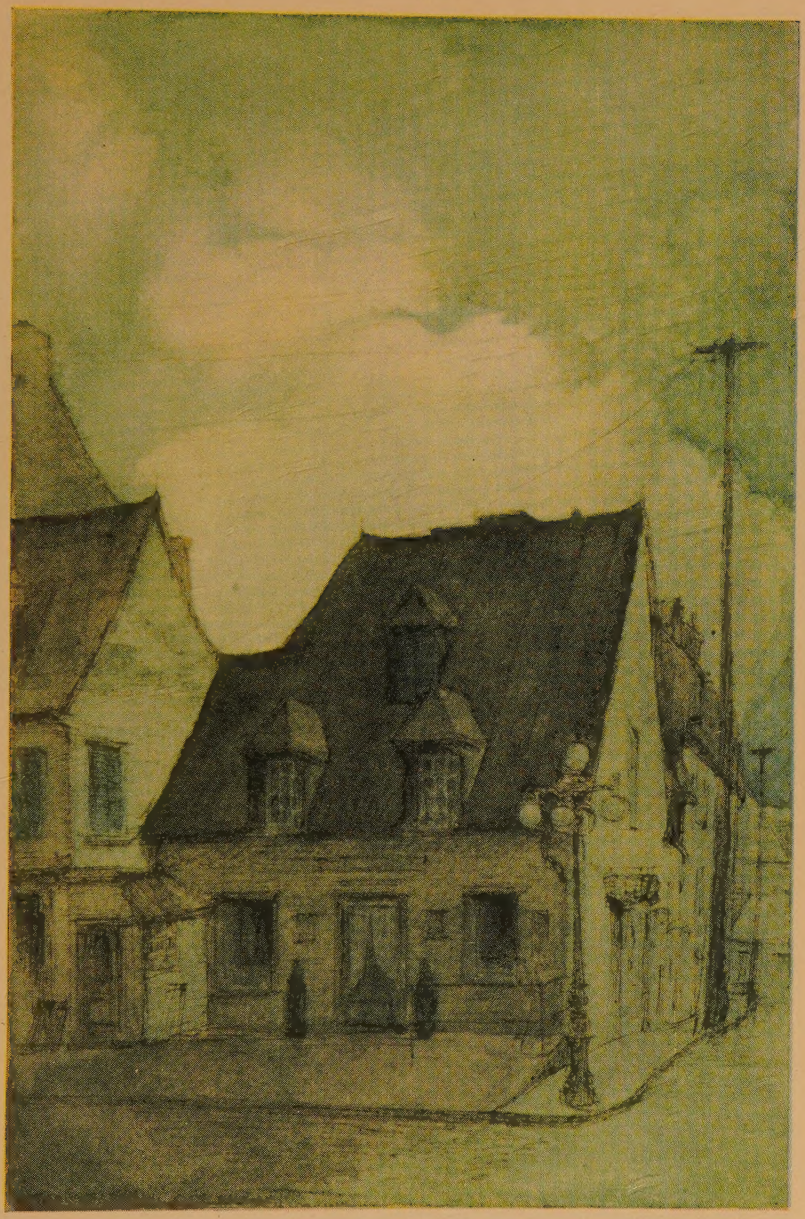
Tout comme Québec qu'il domine, il s'est élevé avec lenteur et majesté. On le désigne simplement sous le nom de "Le Château," car il n'en est point d'autre sur tout le continent où se rencontrent, d'aussi heureuse façon, le caractère de l'Ancien-Monde et le confort du Nouveau. Des tours arrondies, une épaisse maçonnerie, des toits verts et bruns qui bravent toutes les tempêtes, masquent le plus moderne des intérieurs. On se représente très bien, dans la salle à manger, un ancien seigneur canadien mangeant, tout comme s'il fut dans son manoir, à la table voisine d'un groupe de touristes américains,—qui s'entretiendraient du confort et de l'excellent service de cette hôtellerie. Ceux qu'intéresse le mobilier ancien peuvent visiter une tour du Château où tous les vieux meubles qui la garnissent sont authentiques, où chaque bureau dissimule des "tiroirs secrets",—où l'on trouve une "suite royale" ainsi que la reconstitution fidèle d'un intérieur de manoir. Etes-vous friand de beaux paysages?—du balcon de cette tour le regard embrasse une nature merveilleuse et fuit, par delà la crête ondulée des Laurentides, jusqu'aux lointaines collines du Vermont. En bas, dans la salle de danse, on donne le soir des séances de cinéma, tandis qu'au dehors, dans la cour intérieure, voisinent de somptueuses limousines et de modestes calèches, et que les taxis circulent sous une vaste porte cintrée, sertie d'une pierre étrange dans laquelle est incrustée une croix de Malte avec l'inscription: "Gravé pour le Prieuré des Chevaliers de Malte en 1674."

De notre table, contre la fenêtre de la salle à manger, nous apercevons tout en bas un petit parc, la Place d'Armes,—qui n'offre au passant que l'intérêt d'un raccourci pour se rendre au Château. Et pourtant, jadis, ce n'était pas là qu'un petit parc de province, tranquille et propret. La fumée des campements Hurons s'y élevait, épaisse et noire, vers la gueule des canons du vieux Fort Saint-Louis, sous lesquels ils se mettaient à l'abri de leurs plus farouches ennemis, les Iroquois. Plus tard, à l'apogée du régime français, s'y promenèrent de jeunes officiers, parés magnifiquement et accompagnés de charmantes jeunes femmes, à l'heure où pointait à l'horizon le voilier attendu de France.

Mais le temps transforme bien des choses. La Place d'Armes n'est plus qu'un parc, et bien petit, bordé de victorias et de calèches, vestiges d'un âge où régnaient, en place de l'auto, les nobles et fiers attelages. Les calèches sont d'amusantes voitures—vertes, à capote doublée orange et sautillant sur deux roues blanches, deux seules roues mais grandes pour quatre!

Nous sortons. Les cochers, flairant la bonne aubaine, nous pressent de tous côtés. Nous examinons minutieusement chacun de ces véhicules et louons finalement la calèche du plus beau vert, aux roues les plus blanches, au cheval le plus éveillé, car que vaut la plus coquette des calèches attelée d'une rosse?

D'autant plus que Québec étant une ville fort accidentée, un bon cheval s'impose. Nous atteignons, non sans peine, le siège élevé, nous demandant comment y monterait une personne de poids. Fouette cocher! et nous voilà partis à un bon trot dans la rue Saint-Louis où sont alignées de vieilles demeures qui toutes ont leur histoire. La plus vieille, la maison de Kent,



UNE BONNE vieille maison, rue Saint-Louis, où, dit-on, Montcalm établit ses quartiers-généraux.

LA PORTE DALHOUSIE, à la Citadelle. Commencée en 1693, par M. de Frontenac, la citadelle fut,—jusqu'à l'époque de l'artillerie moderne,—pratiquement imprenable.

fut habitée en 1636 par M. d'Ailleboust de Coulonge, gouverneur de la Nouvelle-France, et servit plus tard de résidence au duc de Kent. Ses salons sont aujourd'hui occupés par des bureaux d'affaires où crépitent les machines à écrire.

A l'angle de la rue des Jardins surgit une chétive maison brune portant sur le linteau de sa porte une plaque commémorative, "Maison de Montcalm". Notre cocher nous l'indique du doigt. "C'est ici, dit-il, que mourut le marquis de Montcalm". Le renseignement sans doute est intéressant, mais il est faux tout de même, car la vraie maison de Montcalm, démolie depuis longtemps, s'élevait un peu plus loin dans cette rue. Néanmoins, cette antique demeure, comme dissimulée sous une basse toiture en pente et dont les fenêtres saillantes sont pratiquées dans des murs épais de plus de deux pieds, doit recéler bien des secrets; et si c'est à tort qu'on la nomme la "Maison de Montcalm", on peut quand même affirmer qu'elle est la plus vieille après celle-là, car un acte authentique atteste son existence en 1674.

Cette rue Saint-Louis est riche en souvenirs,—souvenirs des heureux temps où l'Indien et le trappeur, bien pourvus de pelleteries, escaladaient le sentier étroit qui menait au vieux Fort Saint-Louis,—souvenirs d'autres temps, pénibles ceux-là, où la menace d'une famine planait sur Québec assiégé, —souvenirs de jours plus sombres encore où les troupes en déroute de Montcalm annonçaient la défaite à une population affolée. Tout ce passé tourmenté semble oublié, effacé, cependant que ces calmes et silencieuses demeures pourraient raconter des récits inconnus d'héroïsme et de fourberie, de dévouement comme de lâcheté. On dirait que les ombres de ces siècles écoulés surgissent sur notre passage. C'est dans ce bâtiment carré, pareil à une caserne, que Madame de Péan, cette Pompadour de province, ourdissait ses coupables intrigues. Aidée de son complice, l'intendant Bigot, elle dépensait follement les revenus publics, abusait les citoyens intègres et entraînait Québec à sa ruine. La porte Saint-Louis, ce gracieux arc en plein cintre qui enjambe la rue, était naguère une porte fortifiée qui résista à tous les ennemis de la colonie,—et ne s'ouvrit enfin que pour livrer passage aux débris de l'armée française ramenant un général frappé à mort.

La calèche maintenant tourne pour s'engager dans une route bordée de gazon qui conduit à la Citadelle. Cette rue monte à pic, notre bête tire du collier et, après avoir un peu couru, se remet au pas. Un piéton gravit la côte près de nous. Il nous dépasse sans peine. Vraiment, ce cheval est un peu désappointant.

Nous arrivons pourtant devant la Porte des Chaînes, gardée par deux petits canons inoffensifs, et pénétrons dans les fossés qui ceinturent la citadelle proprement dite et mènent à la porte Dalhousie. Là, les sentinelles de faction font les cent pas, comme firent avant eux combien de sentinelles, depuis le jour où (ainsi qu'en témoigne la pierre angulaire), "l'Excellentissime et Illustrissime seigneur, Louis de Buade, comte de Frontenac, en l'an de Dieu 1693, éleva cette Citadelle avec les fortifications attenantes, pour la Défense de la Colonie et le Salut du Peuple."

Mais ce n'est qu'au cours du siège de 1759 que la Citadelle fut mise pour la première fois à l'épreuve, alors que ses canons lâchèrent de telles bordées sur la flotte anglaise que tous les plans dressés par Wolfe en vue du

siège de la forteresse s'en trouvèrent bouleversés. Toutefois, sa farouche résistance devint inutile après que la désastreuse bataille des Plaines d'Abraham eût réduit les habitants de Québec à la famine et les eût laissés sans défenseurs. Il fallut bien alors que sur cette citadelle imprenable on hissât le drapeau blanc.

Les troupes anglaises occupèrent la garnison et les rôles furent changés car, à leur tour, les Français firent le siège de Québec dans un suprême effort pour reprendre la Nouvelle-France. Des voiles parurent sur le fleuve; à leurs mâts flottait le drapeau anglais: toute résistance était désormais inutile. La forteresse eut à soutenir un autre siège, lequel dura six semaines, lorsqu'en 1775, Montgomery, à la tête d'une armée américaine, tenta vainement de réduire la vaillante citadelle.

De cette vieille forteresse se dégage une impression de force,—noirs canons, en ordre serré, gardant toutes les approches de la ville par terre et mer; remparts menaçants bien propres à décourager l'envahisseur; souterrains inextricables, tranchées-abris sillonnant le sous-sol. Il fut un temps où l'on dépensait sans compter pour élever ces remparts toujours plus hauts et les garnir de canons toujours plus perfectionnés et plus puissants; où les ennemis fuyaient à leurs voix, cette place étant réputée aussi solide que le roc qui la portait. Ces canons, ces murs escarpés, tout cela n'est plus qu'ornement. L'art militaire moderne se moque de tels moyens de défense. L'herbe croît librement dans les fentes et crevasses. Les chauves-souris tournoient dans les souterrains vides, le drapeau britannique, remplaçant le drapeau aux trois lis d'or, flotte sur les remparts; la citadelle hier imprenable n'est plus qu'un monument historique, souvenir des guerres et des gloires d'antan.

Après avoir traversé le champ de manoeuvre où évoluait une compagnie d'infanterie, nous arrivâmes au Bastion du Roi,—sommet du monde, dans l'esprit des indigènes. C'est sur cette hauteur que dans l'été de 1535, les Indiens conduisirent Cartier pour lui faire contempler leurs immenses terrains de chasse, leurs montagnes, leurs vallées et leurs cours d'eau, tout le merveilleux domaine dont ils étaient si fiers. Ces montagnes sont encore aussi boisées, les eaux des rivières d'alentour aussi claires et chantantes qu'aux jours où l'Indien errait dans la forêt à la recherche du gibier et dardait le poisson dans les rivières.

Devant nous la falaise est coupée à pic jusqu'à la rive, trois cents pieds au-dessous, que baignent les eaux du Saint-Laurent. Le fleuve enserre l'Ile d'Orléans ou de Bacchus (comme il vous plaira de l'appeler), suit la ligne indécise de la côte de Beaupré et se rétrécit entre de petits villages dont les clochers de tôle brillent au soleil, jusqu'à ce qu'il se perde dans la brume au loin. Des navires de toute sorte y posent, de place en place, des taches noires,—hautains transatlantiques en route vers l'océan, ou modestes traversiers reliant Québec à Lévis,—Lévis qui s'élève sur la rive opposée, à un mille, disent les manuels, bien qu'il nous paraisse beaucoup plus rapproché. Nous ressemblons à un gigantesque Gulliver observant la ville des Lilliputiens. Ces maisons, accrochées au flanc de la colline, sont pareilles à des jouets avec leurs clochers et leurs arbres minuscules et un petit chemin de fer, blanc de fumée, qui file sur la rive, tout cela aussi distinct, aussi net que

LE CHÂTEAU FRONTENAC, vu du point culminant de la citadelle.

si c'eût été à quelques pieds. Car à Québec l'air est extraordinairement pur et, grâce à cette transparence, les distances s'effacent.

De cette hauteur, les maisons se pressent et tassent leurs toits. Toits affaissés et souillés par la pluie, appuyés paresseusement contre les toits neufs et luisants, et les cimes pourprées des arbres d'automne se balancent mollement au-dessus de tous, vieux et modernes. D'un millier de cheminées, sur la brise légère, s'élèvent des panaches de fumée. Le Château seul, de toutes les constructions de la ville, est de niveau avec nous,—le Château majestueux au milieu des petites maisons grises groupées à ses pieds, qui évoque un coin de la Vieille France transplanté dans le Nouveau-Monde. Les vents soufflent contre ses murs, fondant ses couleurs dans un tout harmonieux, le soleil le frappe de tous les côtés, dorant et rougeoyant ses milliers de fenêtres.

Rompant le silence, une cloche d'église tinte au loin. Une autre cloche sonne plus près et bientôt de tous les clochers s'envolent des voix argentines qu'une voix sèche,—celle d'un canon de la citadelle,—couvre un moment. L'écho répète longuement ces bruits qui font magiquement lever de terre tout un peuple d'hirondelles. Au silence succède une grande agitation! Les cloches sonnent, l'écho retentit et les hirondelles gazouillent en choeur comme depuis des siècles, chaque fois qu'une salve était tirée par les batteries de la forteresse.

Nous revenons à la porte où attend la calèche. Et la promenade se poursuit dans toute la ville, tantôt montant des côtes, tantôt en descendant, et suivant toujours de plus près le mur d'enceinte, long de deux milles. Des anciennes portes françaises qui jadis s'ouvraient sur la campagne, il ne reste plus rien et celles que construisirent les Anglais ont depuis longtemps été démolies. Sur l'emplacement de celles-ci, deux portes commémoratives ont été élevées, les portes Saint-Louis et Saint-Jean,—et une ouverture fut récemment pratiquée dans le mur d'enceinte, à l'angle des rues Dauphine et D'Auteuil. On y voit la plus pittoresque des trois—la porte Kent, construite en 1879 avec l'aide de Sa Majesté la Reine Victoria qui y consacra mille livres sterling, à condition qu'elle reçût le nom de son père, le duc de Kent, lequel avait passé trois ans de sa jeunesse à Québec, comme colonel du 7e Carabiniers.

Entre la porte Kent et la porte Saint-Louis s'étend un parc passablement long et bordé de peupliers élancés,—aujourd'hui l'Esplanade. Ce parc servait jadis de pâturage aux bêtes à cornes des Ursulines et les petites soeurs descendaient le soir l'étroit sentier en pente douce, pour les ramener aux écuries du couvent. Mais quand y vinrent manoeuvrer les premiers "habits rouges," les bonnes vaches durent aller tondre l'herbe grasse de prés plus tranquilles.

Nous touchons bientôt à une avenue flanquée de maisons d'un seul étage, aux volets fermés. Notre calèche est si haute et ces maisons si basses, qu'en passant nous en frôlons les toits. Et nous descendons une côte pavée de pierres arrondies comme des galets, jusqu'à la Ville Basse où ne règnent que de vieilles maisons et où le français surtout, est la langue entendue et comprise. Jusqu'aux noms des rues qui sont autant de documents historiques sur l'esprit religieux du vieux Québec. En effet, toutes ces rues ou

LA PORTE KENT, élevée en 1879, ainsi nommée en l'honneur du père de la reine Victoria. Deux autres portes commémoratives, Saint-Louis et Saint-Jean, ont été construites à l'endroit où s'arrêtaient les murs de l'ancienne cité fortifiée.

presque empruntent leurs noms à des saints, depuis la rue Saint-Paul jusqu'à la rue Saint-Pierre, de la rue Saint-Pierre à la rue Saint-Jacques et ainsi de suite. Si neuf rues sur dix sont sous les vocables de saints, la dixième porte un nom moins édifiant mais plus savoureux, telle la rue du Sault-au-Matelot,—au bas de la falaise, en souvenir de ce matelot intrépide qui navigua—si l'on peut dire—du haut en bas du précipice sans se casser le cou,—exploit que n'eût jamais pu accomplir un homme à jeun!

Aussi la rue Sous-le-Cap, où des maisons tortueuses enjambent la rue tortueuse au moyen de petits ponts qui en relient les deux côtés. La lessive hebdomadaire sèche sur des cordes tendues au-dessus de l'allée et les bonnes gens, installés sur ces ponts comme sur des "galeries," peuvent observer pour ensuite raconter, tout ce qui se passe. Nous voilà enfin, par la côte de la Montagne, au terme du voyage, le Château.

Le Séminaire et le Couvent, instruments de propagation religieuse, furent fondés à Québec un peu après l'arrivée des premiers missionnaires jésuites. Le premier Séminaire, édifié en 1637, pour faire jouir les Indiens des bienfaits de l'instruction, ne fut guère encouragé par ces derniers. En dépit des exhortations les plus pressantes, le sauvage venait peu à l'école, n'y restait pas longtemps et regagnait ses bois. Mais les Jésuites ne se découragèrent pas pour cela. Il importait, dans l'intérêt de la colonie naissante, de conquérir l'âme et le coeur des indigènes; aussi les bons pères s'efforçaient-ils patiemment, bien que sans succès, d'attirer ces vagabonds écoliers.

C'est François-Xavier de Laval, premier évêque de Québec, chef de l'Eglise de la Nouvelle-France pendant plus de quarante ans, qui est considéré comme le véritable fondateur du Séminaire; son oeuvre demeure, elle constitue le plus beau monument élevé à la gloire de cet apôtre. Nous y entrons par une grille en fer forgé, tout à côté de la Basilique, pour nous retrouver dans une cour intérieure rectangulaire, préau d'école, ornementée d'un arbre unique à son milieu, un orme que planta le feu roi Edouard VII, lors de sa visite à Québec en 1860. Ce Séminaire n'est ni tout à fait ancien, ni tout à fait moderne. Des prêtres en soutanes noires l'habitent, ainsi que des collégiens vêtus d'un uniforme bleu à ceinture verte, figures familières au siècle dix-septième, et les cloches de la chapelle sonnent à la gloire de l'évêque dont les restes reposent dans la crypte.

Nous suivons notre guide à travers de longs corridors voûtés où la lumière tombe terne et douce, visitons de grandes salles d'études et des classes, nous arrêtant de temps à autre, tandis que le guide ferme à clef les portes et en ouvre d'autres et nous prodigue, en un français trop rapide, des explications que nous ne comprenons pas. Au sortir du Séminaire, nous entrons à l'Université Laval où sont formés les citoyens de demain. On y remarque le Grand Salon, où furent reçus de hauts personnages, la galerie de portraits, orgueil de l'Université, riche de plusieurs tableaux des grands maîtres, la bibliothèque, l'une des plus intéressantes du Canada, et le Muséum d'histoire naturelle. Le premier évêque de Québec serait fier de voir comme son Séminaire a grandi, depuis le temps qu'au lieu de milliers d'écoliers, on n'y enseignait qu'à huit enfants français et quelques Indiens,—

CHALMERS CHURCH, rue Sainte-Ursule, n'est ni la plus vieille, ni la plus imposante, ni la plus historique des quarante-deux églises de Québec, mais elle reste quand même l'une des plus remarquables au point de vue architectural.

LES URSULINES arrivèrent à Québec en 1639, sous la conduite de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation. Leur couvent actuel, voisin de la rue Saint-Louis, est une vaste et imposante construction d'une grande beauté.

et étonné que les règlements par lui dictés soient encore observés dans cette maison d'éducation, l'une des plus célèbres d'Amérique.

Et quand le guide eut fermé la dernière porte, il dit simplement: "C'est tout." Notre visite était terminée. Nous fûmes alors sur la Grande Batterie, loin de la porte en fer forgé, des cloches de la chapelle et des collégiens à ceinture verte du Séminaire de Québec.

Les premières religieuses n'arrivèrent pas beaucoup après les missionnaires jésuites. En 1637, les "Relations des Jésuites" du Père Le Jeune étaient lues en France pour la première fois. Il y vantait l'oeuvre d'apostolat splendide dans un pays immense et souhaitait qu'une généreuse dame dotât un couvent en Nouvelle-France, pour catéchiser les petites indiennes. La réponse fut prompte. Dans un seul couvent, treize religieuses firent le voeu de consacrer leur vie entière à cette lointaine mission. Madame de la Peltrie offrit de payer elle-même le premier établissement des Ursulines et la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, d'y fonder un Hôtel-Dieu. Deux ans plus tard, un navire qui faisait eau entrait dans le port de Québec, ayant à son bord les premières religieuses missionnaires—Madame de la Peltrie, trois Ursulines et trois Hospitalières. Et ce fut une grande joie dans la colonie et les canons de la forteresse grondèrent en leur honneur.

Un petit couvent bientôt fut construit dans les bois, non loin du Fort Saint-Louis. C'est là que ces religieuses commencèrent leur vie toute d'abnégation et de dévouement, sous la sage direction de leur Supérieure, la Mère Marie de l'Incarnation, "la sainte veuve",—non plus cloîtrées, mais mêlées aux colons et partageant leur sort. De même que l'histoire de Québec est celle d'une lutte constante contre tous les maux qui peuvent assiéger l'humanité, ainsi l'histoire des Ursulines est celle de cette lutte. Elles eurent à souffrir de la peste, de la famine, de la guerre. Ces bonnes soeurs pourtant étaient heureuses, vivant de peu et besognant beaucoup, même que l'une d'elles écrivait de Québec que c'était le "Paradis terrestre". Quand la ville fut bombardée par les pièces de Phipps, vingt-six obus tombèrent sans exploser dans le jardin du couvent. Il n'en tomba pas davantage et de plus dangereux, car les canons de Frontenac bientôt firent taire ceux de Phipps. Au cours du siège de 1759, les canonniers de Wolfe visèrent mieux, réduisant en cendres la Ville Basse et démantelant les murs du couvent, de sorte que les bonnes soeurs durent chercher un refuge plus sûr où soigner les malades et les blessés. Et une fois encore, quand Québec subit son cinquième siège, les cloches de la chapelle furent réduites au silence par le grondement du canon et les religieuses durent quitter leur cloître pour se dévouer aux habitants.

A l'ombre du drapeau britannique, elles ont toujours vécu en paix. Aussitôt après la cession, les Ursulines reprirent leur vie claustrale. Elles se consacrent aujourd'hui à l'enseignement,—non plus des petites indiennes, car on n'en trouve pas à Québec,—mais des descendantes des premières jeunes Canadiennes qui fréquentèrent les classes du vieux couvent.

De la rue Saint-Louis, nous nous engageons dans la rue du Parloir et de là nous voyons tout au bout le groupe tranquille des pavillons du couvent. La clairière ouverte dans la forêt s'est élargie. Sur un terrain d'une superficie de sept acres s'élèvent, en place des anciennes constructions de bois, de

vastes bâtiments à armature de brique et de pierre qui attestent la richesse et la puissance des Ursulines.

Dans le vestibule où l'on pénètre, c'est grand silence. Personne. D'un guichet grillagé, ouvert dans le mur, sort une voix étouffée: "Vous êtes dans un cloître", nous dit cette voix, "que personne ne peut visiter. Seule l'entrée de la chapelle est libre". Pour obéir à cette voix, nous pénétrons dans la chapelle. Il y a là beaucoup de choses à voir,—d'intéressantes et de macabres aussi, tels le crâne d'une compagne de sainte Ursule, le crâne de saint Just, et, étrange compagnie pour ces saints, le crâne du marquis de Montcalm, qui fut transporté à cet endroit après sa mort. Il avait pour tombeau une niche profonde dans le mur du couvent, pratiquée par une explosion d'obus, sépulture bien digne d'un aussi grand capitaine. On y trouve encore un morceau de la sainte Croix, un fragment de la couronne d'épines, et le corps de saint Clément, tiré des catacombes de Rome,—toutes reliques précieuses au coeur de ces pieuses gardiennes. La lampe perpétuelle qui brûle devant le maître-autel a été allumée en 1717; elle ne s'est jamais éteinte, même sous le siège, et les religieuses entretiendront encore pendant des siècles ce feu sacré.

Si les soeurs vivent cloîtrées et à l'abri des regards, on les entend du moins, pendant les offices divins, psalmodier des hymnes d'une voix lente, derrière de hauts grillages, à la droite de l'autel.

Depuis 1615 que fut célébrée la première messe en terre canadienne, dans la chapelle de bois blanc des frères Récollets, l'Eglise a toujours joué un rôle considérable dans l'histoire de Québec. Partout on entend tinter les cloches dans les beffrois; et l'on ne peut lever les yeux sans voir la flèche d'un clocher se dresser par-dessus les toits. Dans cette ville d'un peu moins de cent vingt mille âmes se rencontrent quarante-deux églises,—églises modestes et isolées dans des rues peu passantes, temples nouveaux, imposants ceux-là, à l'usage des paroissiens plus riches, dont quelques-uns méritent qu'on les visite.

Il y a une bonne marche du Château à la Ville Basse par la côte de la Montagne,—aussi avons-nous préféré prendre l'ascenseur qui dessert le précipice au fond duquel tomba jadis notre matelot! Nous payons dix sous au contrôleur et prenons place dans ce drôle d'ascenseur en forme de boîte. Une cloche retentit, le câble ronfle, la cage glisse péniblement et nous dépose dans la petite rue Champlain, au coin de laquelle s'élève l'église,—but de notre voyage,—de Notre-Dame-des-Victoires, construite en 1688 par les citoyens reconnaissants, après que la flotte de Sir William Phipps dût battre en retraite. On lui donna pour nom Notre-Dame-de-la-Victoire, mais la colonie ayant été sauvée une seconde fois, son nom passa du singulier au pluriel. Les cloches, à l'époque, carillonnèrent cette bonne nouvelle et le peuple, venu de partout alentour, se rassembla sur la place du marché, pour célébrer l'heureux jour. Cette place est aujourd'hui déserte et l'église se blottit modestement à l'ombre de la falaise; mais ses cloches quand même sonnent en volée, joyeusement toujours, célébrant encore "Les Victoires."

Si Notre-Dame-des-Victoires est de toutes les églises de Québec la plus modeste, la Basilique de Notre-Dame en est bien la plus imposante. Elle ne pourra jamais, cependant, être aussi précieuse que l'ancienne, bénite

LE SÉMINAIRE DE QUÉBEC, fondé au dix-septième siècle par Mgr de Laval, premier évêque de la Nouvelle-France, est aujourd'hui l'une des maisons d'enseignement les mieux réputées du continent.

par Monseigneur de Laval en 1666, et qui fut détruite, voici bientôt trois ans, par un incendie. La nouvelle basilique, fidèle réplique de l'ancienne, détonne quand même dans une cité où presque toutes les maisons ont au moins cent ans d'âge.

De la côte de la Citadelle l'on peut voir les clochers de presque toutes les églises. Tout près s'élance la flèche la plus haute et la plus élégante, surmontée d'une croix au lieu du coq doré qui termine toutes les vieilles églises de la province,—et dépassant de beaucoup la crête des peupliers qui l'entourent. Sa toiture est verte et sans éclat, et assombrie encore par le contraste des arbres d'automne aux romantiques couleurs. Et le lierre revêt d'une verdure roussâtre le mur qui enclôt le terrain de l'église. Tout cela en fait, bien qu'elle n'en soit ni la plus vieille, ni la plus neuve, ni la plus historique, l'une des plus agréables églises de la ville. Nous avons nommé Chalmers Church, rue Sainte-Ursule.

Dans la banlieue et dominant le fleuve, s'étendent les Plaines d'Abraham, ainsi nommées à cause d'Abraham Martin, premier pilote du Roi sur le Saint-Laurent, lequel renonça à sa vie de marin pour cultiver ces terres fertiles. Les Plaines d'Abraham sont célèbres à un autre titre . . La fin tragique de l'empire de la Nouvelle-France est racontée dans tous les manuels d'histoire. Qui ne la connaît? Mais ce qui nous apparaît assez vague à travers les livres se révèle ici dans toute sa vérité historique. Nous sommes sur le théâtre du drame. Les moindres personnages en sont morts depuis longtemps, mais le décor reste intact.

Le premier acte se passe en Europe, en 1756. Un vent de jalousie et de convoitise ravivant le feu qui couvait sous la cendre, la guerre éclata entre l'Angleterre et la France, et les deux nations qui se disputaient la suprématie du Nouveau-Monde voulurent vider leur vieille querelle. Au marquis de Montcalm fut confiée la lourde tâche de maintenir l'intégrité des possessions françaises, tandis que le général Wolfe devait les ravir à la France, au nom de son Gracieux Souverain.

Au second acte, nous voyons les troupes de Wolfe lancer de furieuses mais inutiles attaques contre une place forte qui dut leur paraître inexpugnable (ses travaux de défense étant alors formidables), et les citoyens assiégés vivre dans l'angoisse. Aussi longtemps, semblait-il, que Wolfe s'obstinerait à enlever la place d'assaut, Montcalm resterait prudemment retranché derrière les batteries de la citadelle.

L'acte final se déroula ici, sur ces hauteurs, après que, risquant l'impossible, Wolfe eût débarqué ses troupes au Foulon et gravi la falaise du cap, à la faveur de la nuit, et ainsi forcé Montcalm à une bataille rangée qui ne pouvait que lui être funeste. Le soleil se leva et aussitôt gronda le canon et crépitèrent les décharges de mousqueterie.

Les habits rouges enfoncèrent à la baïonnette les rangs des troupes d'élite françaises et une seule bataille décida du sort de la Nouvelle-France, —et le destin voulut que les commandants des deux armées affrontées y trouvassent la mort, faisant payer à l'un de sa vie le prix de la victoire, épargnant à l'autre l'humiliation de la défaite.

La paix est descendue sur les Plaines d'Abraham. Une partie en est consacrée à la mémoire des vainqueurs aussi bien que des vaincus et dans

LES plus grands combats de la guerre, entre l'Angleterre et la France, qui décida de la domination du monde, furent livrés à Québec. Cette guerre prit fin en 1759, après que la bataille décisive des Plaines d'Abraham eût livré le Canada à l'Angleterre. Sur ces anciens champs de bataille s'élève un monument à la mémoire du général Wolfe.

CAP-ROUGE, paisible village sis à quelques milles de Québec, fondé en 1541 par Jacques Cartier, sous le nom de Charlesbourg-Royal. Ce poste fut abandonné, de même que tout le Canada, pendant près d'un demi-siècle.

l'autre, convertie en un très beau parc, les vivants, parmi ces souvenirs d'un glorieux passé, vont chercher la fraîcheur et l'ombre des grands arbres. Tout ce qui rappelle les combats qui s'y déroulèrent est une haute colonne, couronnée d'une épée et d'un casque, élevée en l'honneur du général Wolfe, le Victorieux, à l'endroit même où il tomba, en septembre 1759.

La ville de Québec elle-même se ressent de l'influence du modernisme, mais cette influence est pour ainsi dire nulle dans les campagnes d'alentour. Petits villages, blottis contre la falaise ou bâtis sur le rivage même du fleuve, insouciants, on le croirait, de tout ce qui agite le monde depuis leur fondation. L'"habitant" y cultive la terre même de ses ancêtres et vaque à tous les travaux de la ferme tout comme le colon de la première génération dont il a gardé les moeurs simples et pures. Sa femme, brave bonne femme de l'ancien temps, file la laine et tisse des étoffes du pays ou des catalognes, comme si n'eussent jamais été inventées des machines de filature et de tissage mécaniques, infiniment plus rapides que le travail manuel. Les enfants, très nombreux, habillés de petits sarraux et de beaux bas rouges, bavardent en français comme s'ils n'avaient jamais appris un mot d'anglais à l'école. Ils sont Français et Français ils resteront. Le dimanche, la famille entière s'achemine vers l'église, celle-là même qu'ont fréquentée plusieurs générations d'"habitants",—en avant le père et la mère tout endimanchés, puis les fillettes toutes rougissantes, portant encore (en ce siècle de cheveux courts) des nattes dans le dos, enfin les petits garçons traînards, cravatés de larges boucles, faites de la plus résistante et de la plus blanche des mousselines.

Nous visitons, à huit milles à l'ouest de Québec, le Cap-Rouge, coquet village en bordure du fleuve et dont les maisons s'éparpillent de la rive au bas de la falaise. Une maison verte y voisine avec une maison rose, et celles-là qui ne sont ni vertes ni roses sont jaunes ou orange, car ici chacun peinture sa maison des couleurs les plus voyantes, ce qui donne au village un aspect des plus réjouissants. De tous les villages qui ont une histoire, Cap-Rouge est le plus heureux. En 1541, Jacques Cartier y établit un poste appelé par lui Charlesbourg-Royal qui ne fut ni important ni de longue durée. En effet, le sieur de Roberval, premier vice-roi du Canada, qui devait le ravitailler, ne put y atteindre avant le printemps suivant, alors que Cartier avait déjà levé l'ancre pour la France. De Roberval débarqua quand même au poste abandonné. Charlesbourg-Royal devait survivre un autre hiver, un hiver terrible où sévit le scorbut. L'endroit n'était pas mûr pour la colonisation et dès que la navigation fut ouverte, de Roberval s'empressa de partir. Un mur écroulé, voilà tout ce qui rappelle cette tentative prématurée.

Plusieurs années se passèrent avant que revinrent les Français. Mais bientôt de Québec, fondé par Champlain, nouveau foyer de civilisation, vinrent des colons qui s'établirent à Cap-Rouge pour défricher, cultiver la terre et tenir en respect les belliqueux Indiens. La colonie se développait lentement, mais sûrement.

La lutte finale, dont le Canada servait d'enjeu, s'engageait et des bastions de la forteresse de Québec les canons versaient une pluie de feu sur la flotte anglaise qui manoeuvrait dans le fleuve, cherchant sur la rive fortifiée un endroit propice au mouillage et jetant l'ancre enfin au Cap-Rouge.

Mais incapables de débarquer,—à cause des troupes de Bougainville qui leur barraient la route,—les envahisseurs se dirigèrent vers l'Anse-au-Foulon où ils purent atterrir sans encombre, à la faveur de la nuit, empêchant ainsi les renforts de rejoindre l'armée de Montcalm et de fait, au cours de l'ultime bataille, aucun secours ne vint de ce côté. Si les troupes de Bougainville et de Montcalm eussent pu opérer leur jonction, les choses, sans doute, se fussent passées autrement.

Mais qu'importe maintenant à tous ces braves gens l'issue de cette bataille, qu'ils vivent en territoire français ou anglais! Ils sont heureux. Les soldats mirent bas les armes et reprirent leur charrue. Aucun navire de guerre n'épouvante plus les habitants de la côte et la paix règne au Cap-Rouge!

Les grandes ombres d'une fin d'après-midi s'allongent sur la route principale. D'un tournant débouche un drôle d'attelage, un chien conduit par un jeune garçon qui se démène et presse son coursier aux poils hérissés,—car les gros bidons de lait dont est chargée sa voiturette doivent être livrés avant la brunante. Bien qu'en territoire britannique, rien n'empêche les habitants du Cap-Rouge de vivre à la française et ce petit laitier de harasser son chien de sonores, "Allons, avance donc!"—tout comme il le ferait en France.

C'est une chose fort agréable, après une journée à la campagne, de se retrouver au Château à l'heure du thé, servi dans le reposant salon de Verchères,—salon situé au haut du grand escalier et meublé magnifiquement. On est intrigué tout d'abord par un éclairage d'une douceur sans pareille, tamisé par on ne sait quoi, venu on ne sait d'où, et qui diffuse une tendre lumière jaune sur le plafond voûté, jusqu'à ce qu'on découvre que cette lumière mystérieuse vient d'urnes en fer forgé, posées sur des socles de marbre et pareilles à des brûle-parfums. Le pâle filet qui semble s'en exhaler n'est pas de l'encens mais la fumée des cigarettes, visible seulement quand elle joue dans la lumière.

Le Salon de Verchères,—quel nom évoque de plus beaux souvenirs?—est à l'honneur de Mlle Madeleine de Verchères. C'était pendant l'année 1692, alors que des bandes d'Iroquois infestaient la forêt, attaquant les établissements et les postes isolés et exerçant partout de tels ravages que les colons se réfugiaient dans les villes fortifiées, désertant leurs fermes, à l'exception des plus braves, occupés quand même à la moisson, sous la menace constante d'un ennemi impitoyable.

Madeleine, alors âgée de quatorze ans, et ses deux plus jeunes frères, occupaient la Seigneurie de Verchères, avec deux soldats et un vieux domestique, quand les Indiens s'abattirent sur eux comme des vautours. La vie de frontière était une rude école de courage où Madeleine avait appris à vendre chèrement sa vie. Aussi, rassemblant sa petite garnison de six combattants, elle assigna à chacun son poste et toute la journée, un large chapeau d'homme sur la tête et le fusil au bras, la jeune fille fut partout à la fois, tirant de toutes les meurtrières, si bien, ainsi qu'elle l'écrivait plus tard, "qu'on pouvait croire la place pleine de défenseurs".

La nuit survint, doublant le danger, car sans aucun doute les Iroquois tenteraient d'escalader la palissade dans l'obscurité. Madeleine resta dans

LE SALON DE VERCHÈRES, au Château Frontenac, emprunte son nom à une héroïne de quatorze ans, Madeleine de Verchères.

SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ,—le plus célèbre lieu de pèlerinage du Nouveau-Monde.

le fort avec ses frères et le domestique, exposée au feu de l'ennemi, et chargea les deux soldats de veiller dans la casemate sur les femmes et les enfants. Pendant toute la nuit, les sentinelles se criaient le mot d'ordre, du fort à la casemate,—et une balle bien logée venait chaque fois renverser le sauvage téméraire qui tentait de franchir la muraille. A l'aurore, l'espoir leur était revenu, mais Madeleine fut "deux fois vingt-quatre heures" sans dormir ni manger, et durant toute la semaine elle fut aussi vigilante, jusqu'à ce qu'un détachement de soldats eût dégagé le fort. Les Iroquois regagnèrent les bois aussi silencieusement qu'ils en étaient sortis. Bientôt après les tribus des Cinq Nations ayant accepté de fumer le calumet de paix et d'enterrer la hache de guerre, et la Seigneurie n'étant plus menacée, Madeleine de Verchères put déposer les armes.

Un train électrique d'un seul wagon, longeant le fleuve Saint-Laurent, relie Québec aux petits villages avoisinants. Sa clientèle est exclusivement canadienne-française et pour visiter Sainte-Anne-de-Beaupré aucune route n'est plus intéressante. Le dimanche surtout, quand le train déborde de pèlerins, prêtres et religieuses, familles entières, fières du dernier rejeton, dans sa longue robe neuve, qu'on va faire baptiser ou bénir au sanctuaire de la bonne Sainte-Anne, ainsi que de chasseurs, armés jusqu'aux dents, en quête de perdrix et de bécasses. A chaque instant arrête le train pour prendre de nouveaux voyageurs, parents ou amis des premiers, et tout ce monde de parler français, très vite et tous à la fois!

Des fermes et des fermes nous passent sous les yeux et des clôtures de bois en zigzags qui séparent plus ou moins bien la terre de Joseph, où paissent des vaches brunes tachetées de blanc, de celle de Baptiste où broutent des vaches blanches et noires. Le train stoppe un moment à la Rivière-aux-Chiens, peut-être pour nous faire admirer une gentille petite ferme, blottie au milieu de grands arbres, aux pieds des Laurentides teintées des plus vives couleurs de l'automne. Puis, accélérant son allure, il arrive bientôt au terme du voyage, à l'ancienne Eglise de Sainte-Anne, aujourd'hui la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, lieu de pèlerinage fameux.

Tout le monde y vit pour le sanctuaire et pour la bonne sainte Anne. Le village entier semble être un temple et tous ses habitants des prêtres ou des religieuses. Vous connaissez l'origine du premier sanctuaire,—l'histoire de ces marins bretons qui, au cours d'une tempête sur le Saint-Laurent et au moment où leur barque allait sombrer, firent le voeu à sainte Anne de lui élever une chapelle, s'ils avaient la vie sauve. Leur prière fut exaucée et peu après la petite chapelle promise était construite. Ainsi le veut la légende. Mais aucune preuve matérielle ne confirme cette anecdote. La chapelle de 1676 survit dans l'Eglise du Souvenir, élevée sur l'emplacement primitif et reconstruite avec les mêmes matériaux, les mêmes ornements religieux.

Jusqu'en 1922, une magnifique basilique accueillait à Sainte-Anne-de-Beaupré les milliers de pèlerins qui venaient s'agenouiller devant les autels de la thaumaturge, implorant un miracle, et qui s'en retournaient guéris, bien souvent, de leurs infirmités. Des ex-voto par milliers étaient suspendus à ses murs. Mais dans l'année même que flambait la basilique de Québec, un incendie ravageait ce temple historique. Les reliques et les trésors furent

sauvés de la ruine et déposés dans un abri de fortune, en attendant que soit terminée la nouvelle basilique qui les recueillera.

Chaque jour, de longues théories de pèlerins se rendent à Sainte-Anne et la sainte, chaque jour, reçoit des suppliques sans nombre,—toutes plus pressantes les unes que les autres. La foule en priant circule d'un autel à l'autre, visitant d'abord le Sanctuaire, puis l'Eglise du Souvenir,—la Scala Sancta, cet immense escalier que le suppliant, jeune ou vieux, riche ou pauvre, doit gravir à genoux. On s'arrête ensuite devant le cyclorama de la Terre-Sainte,—cette remarquable peinture du crucifiement, longue de 360 pieds, dont le fond embrasse toute la ville de Jérusalem; et l'on termine le pèlerinage par la visite du Musée Royal, où se trouvent certaines figures de cire dont celle de Montcalm expirant.

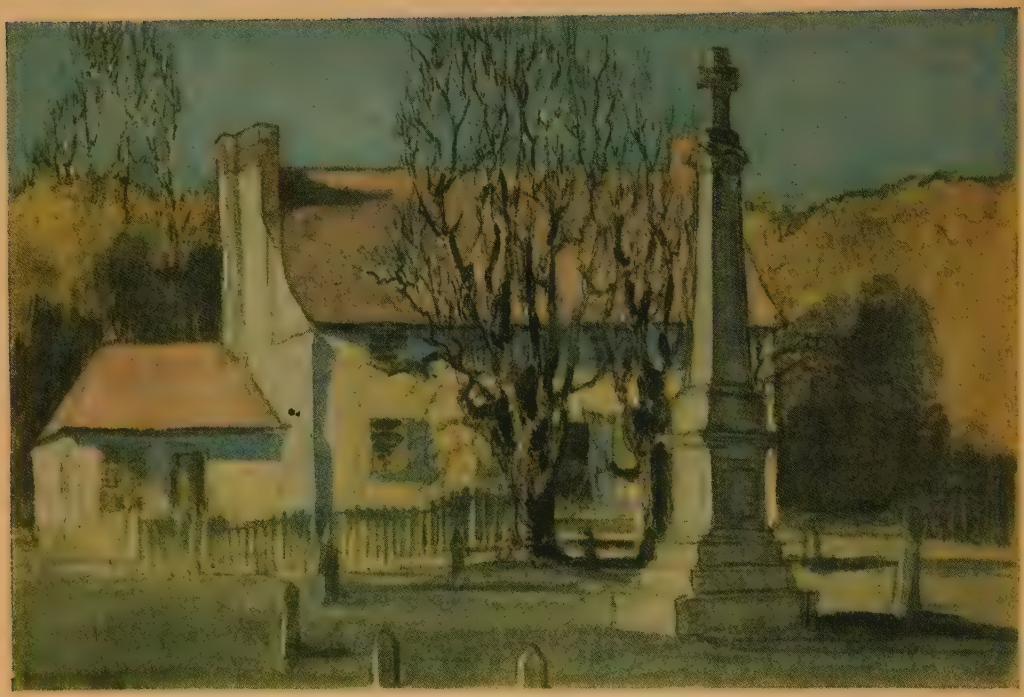
Mais il se fait tard. Une dernière prière murmurée devant la source d'eau miraculeuse, un dernier adieu à cette Ville-Sainte de l'Occident et les familles, après s'être regroupées, s'acheminent en ordre vers les trains qui attendent à la file les pèlerins fatigués.

La voie ferrée s'étend tout le long des villages qui bordent la Côte de Beaupré. Chacun aligne ses maisons contre la voie, de sorte qu'on peut les détailler tout à son aise, depuis la plus modeste ferme jusqu'à l'église. On n'a qu'à noter au passage les coins les plus pittoresques de ce fuyant paysage, quitte à les revenir voir mieux certain jour. Les chutes Montmorency retiennent surtout notre attention. "La vache", ainsi que l'appellent les habitants de l'endroit, à cause de la blancheur laiteuse de son écume, semble déborder comme un vaisseau de lait qu'on aurait laissé bouillir trop longtemps sur le feu, renversant dans l'abîme avec mille sifflements et mugissements, et faisant danser les billots dans la rivière qui coule au-dessous. La longue et basse maison perchée sur le bord des chutes est l'ancienne maison de campagne du duc de Kent; on y prend aujourd'hui le thé sur ses spacieuses vérandas en écoutant gronder tout près la voix des chutes.

Au delà de Montmorency, les villages diminuent d'importance et sont plus espacés, reliés entre eux par une route sinueuse, bordée çà et là de Calvaires et de fours à pain. Sur toutes ces terres fertiles il ne restait pas le moindre brin d'herbe après le passage de l'armée de Wolfe qui ruina les moissons, brûla les habitations et les fermes et apporta la famine aux portes de Québec. De cette dévastation nulle trace ne subsiste. Toutes ces fermes sont aujourd'hui prospères.

Entre L'Ange-Gardien et Château-Richer on est arrêté par un des plus vénérables monuments de l'ancien régime,—un moulin dépendant du manoir de Monseigneur de Laval et où le prélat venait se reposer des fatigues de son ministère. L'habitant s'y rendait moudre son blé, moyennant une redevance, et recevoir la bénédiction de l'évêque qui possédait la plus riche seigneurie de la Nouvelle-France et avait sur ses terres, au dix-septième siècle, plus du quart de la population canadienne. Mais en dépit de ses vastes domaines, de l'or qui tombait dans ses coffres, il vivait simplement, voire pauvrement, afin que ses rentes servissent à la fondation du Séminaire de Québec. De Laval était un seigneur d'une grande sagesse, soucieux des intérêts matériels aussi bien que spirituels de son peuple. A sa mort, le moulin fut légué à la paroisse,—qui devait l'exploiter au profit des fermiers.

LE MOULIN de Château-Richer,—l'un des plus vieux monuments du Canada, retraite de prédilection de Mgr de Laval.



LA MISSION de Sillery, établie par les Jésuites, les plus intrépides explorateurs des premiers temps de la colonie, n'est plus qu'une masure délabrée.

Mais les moulins les meilleurs ne sont pas éternels. Voici quelques années, ses vieilles roues, rongées par des siècles d'usage, cessèrent de moudre et les fermiers maintenant vont faire réduire ailleurs leur blé. Le moulin semble bien conservé. Ses pierres qui s'effritaient ont été enduites d'une mince couche de plâtre pour les défendre du vent et de la tempête, de sorte qu'il ne laisse plus voir son âge qu'aux endroits où le plâtre s'écaille. Le bief conduit encore sous la roue et le pont ses eaux murmurantes, comme aux jours du bon évêque.

Nous ne devions passer que trois semaines au Château, mais il nous restait encore tellement à voir que nous décidâmes de prolonger notre séjour jusqu'à la mi-novembre. Le mois d'octobre fut très beau et quand vint novembre avec ses gelées du matin qui recouvrent le sol d'une nappe argentée, alors qu'on commence à rêver promenades en carriole sur les routes enneigées, parties de raquettes, de skis et de traînes sauvages, nous étions encore à Québec. Les feuilles jaunes et rousses bruissent encore faiblement avant de tomber une à une. Les montagnes se revêtent de couleurs nouvelles. Leurs tons chauds d'automne s'estompent; le froid qui les bleuit se supporte encore bien, tempéré qu'il est par un soleil aimable et un petit vent doux.

Les touristes de l'été ont déjà repris la route du Sud et ce n'est pas encore l'heure des amateurs de sports d'hiver. C'est la saison des visites intimes, la saison où Québec offre son aspect le plus familier,—celui d'une vieille cité bien française et bien charmante.

Du Château nous partions, suivant notre caprice, visiter les villages environnants pour partout relever des traces du passé. Les moindres hameaux racontent les exploits de leurs fondateurs, mais pas toujours clairement. Il faut savoir les lire sur un monument, une ruine ou peut-être une plaque apposée à un vieux mur, tandis que certaines des plus antiques maisons ne portent aucun écriteau.

Par un beau jour de novembre, nous prenons un tramway qui nous conduit, à travers la banlieue de Québec, à la paroisse de Sillery où se trouve, dans un enfoncement de la côte, une obscure mais historique Mission des Jésuites. Au terminus du tramway, nous avisons un chauffeur de taxi qui connaît assez bien l'endroit. Après une course de quelques minutes, nous apparaissent la baie de Sillery et la Mission. La maison a grandement besoin d'être retapée; les fenêtres en sont garnies de planches et ses épais murs de pierre sont encaissés dans un coffre de bois; elle est là, triste et solitaire, comme les arbres défeuillés qui l'entourent. Mais la vieille Mission, quand la lumière brille aux fenêtres et que flambe sa large cheminée, est encore, assure notre chauffeur-guide, une assez confortable demeure. Le gouvernement vient de l'acheter pour en faire un musée.

Pour le moment, nous scrutons cette salle obscure et sentant le renfermé pour y découvrir quelque chose. Rien à voir que des niches qui devaient abriter des statuettes de la Sainte-Famille et des armoires arrondies contenant autrefois, sans doute, quelques précieuses reliques. Un escalier tournant nous conduit à la chambre où mourut le Père Massé, l'un des premiers jésuites à célébrer la messe en Canada. Cela sent la poussière et l'abandon,—bien pauvre monument aux braves missionnaires qui y vécurent!

Les Jésuites furent fort mal accueillis à Québec en 1625. Le calviniste Emery de Caën leur refusa l'hospitalité du fort et toutes les portes des colons leur furent fermées. Leur décision était prise de retourner en France quand les Récollets leur offrirent l'asile de leur couvent jusqu'à ce qu'ils pussent se bâtir une mission. Humble commencement pour ces prêtres appelés à jouer un si grand rôle au Canada! Champlain ayant choisi l'un d'eux pour confesseur, personne ne songea plus à les inquiéter. Ces prêtres furent d'ailleurs les plus hardis explorateurs des débuts de la colonie, fondant des missions au coeur même des territoires indiens. C'est encore un jésuite, le Père Marquette, accompagné de Louis Joliet, qui prit possession, au nom du roi de France, du fleuve du Mississippi. Leur oeuvre fut bientôt arrosée du sang des martyrs. Des trois premiers missionnaires, deux furent massacrés par les indigènes qu'ils cherchaient à convertir et seul le Père Massé finit tranquillement ses jours à la mission de la baie de Sillery, entouré d'Algonquins convertis et d'Iroquois païens qui lui étaient hostiles.

L'atmosphère humide de cette vieille maison est tout empreinte du souvenir de ces martyrs de la foi,—Brébeuf, Lalemant, Daniel et Jogues. Elle est si triste que nous retrouvons non sans plaisir le bon soleil canadien. Le taxi s'en est allé depuis longtemps et il nous faut retourner à pied à la ville, en nous guidant sur la flèche argentée du clocher au loin, là-bas.

Québec a le culte du souvenir. Dans tous les parcs publics, sur toutes les places, se dressent des monuments à ses héros, si nombreux qu'ils suffisent à enseigner toute son histoire.

Une statue de Cartier a récemment été inaugurée,—celle de Champlain, fondateur de la ville, s'élève à côté du Château, accueillant les étrangers d'un grand geste large.

Sur la place de l'hôtel de ville nous admirons le monument à Louis Hébert, premier colon de la Nouvelle-France, et sur la Place d'Armes, de beaux bas-reliefs qui perpétuent l'oeuvre des missionnaires. D'autres encore ont été élevés à la mémoire des prélats de l'Eglise, Mgr de Laval et le cardinal Taschereau, et des gloires militaires, Montcalm et Wolfe, que la mort a unis dans la gracieuse colonne du jardin du Fort. Tous les héros enfin qui arrosèrent de leur sang le sol du nouveau monde survivent dans le granit et le bronze.

Au delà du mur d'enceinte, à l'endroit où la rue Saint-Louis change son nom en celui de Grande-Allée, se trouve l'hôtel du gouvernement,—vaste et harmonieux édifice de style renaissance. Les niches de sa façade renferment toute une galerie de statues érigées à la gloire de l'explorateur, du missionnaire, de l'homme d'Etat et de l'homme de guerre, silencieux gardiens des grandes traditions et modèles des parlementaires. A tous hommage est rendu, voire à l'Indien, premier maître du sol, dans un groupe d'une vigoureuse inspiration qui décore l'entrée du parlement.

Au-dessous de cette brillante assemblée de personnages historiques est une composition du sculpteur Hébert, intitulée, "Le Pêcheur à la Nigogue",—et qui représente un pêcheur indigène armé de la nigogue dont il va darder le saumon qui, tout à l'heure, frétillera encore tout haletant à ses pieds. Bien peu des frères de ce pêcheur ont survécu. La nation huronne fut exterminée presque tout entière, il y a quelques siècles, par les farouches Iroquois

"LE PÊCHEUR A LA NIGOGUE",—en face de l'hôtel du gouvernement, belle statue de bronze représentant un Huron armé de la nigogue dont il va darder un saumon.

qui se vengèrent ainsi de leur alliance avec les Algonquins. Les guerriers des Cinq Nations s'engagèrent dans le sentier de la guerre et n'eurent de cesse que tous leurs ennemis ne fussent abattus. La lutte était inégale; à peine les Hurons se défendirent-ils. Une à une furent rasées les bourgades huronnes et tous leurs habitants torturés. Le Dieu même des blancs semblait insensible à leurs malheurs,—missionnaires et néophytes étaient massacrés à la porte même de leurs chapelles. Durant l'été de 1650, ce qui restait des tribus vaincues émigra à Québec et de là à l'Ile d'Orléans où ils connurent quelques années de paix. Mais les Iroquois n'avaient pas encore assouvi leur vengeance. Ils s'acharnèrent sur cette proie facile,—et une fois encore les Hurons s'en furent chercher abri dans les murs de Québec.

Les derniers Hurons sont aujourd'hui cantonnés dans le petit village de Jeune Lorette, où ils s'emploient à des travaux de vannerie et de tissage et fabriquent raquettes, canots et mocassins. Cette race qui s'éteint est résignée à son triste sort.

Enregistré, Canada, 1926, par Canadian Pacific Railway

Date Due

FE19'62			

De Paul Library, University of Saint Mary
Leavenworth, Kansas 66048

56783

F 1054.5 Q34 B74 1926

Notes et Croquis sur Qu

917.14
B735n

56783